UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

LE BAPTÊME
DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE

COMPARÉ AVEC

LE BAPTÊME
DANS L'ÉGLISE APOSTOLIQUE.

Le baptême qui nous sauve c'est l'engagement d'une bonne conscience devant Dieu.
(Épît. de s. Pierre III, 21.)

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 22 août 1860, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

LUCIEN MARC,
DE CASTRES (TARN).

STRASBOURG,
TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.
1860.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. RICHARD, Président de la soutenance.

MM. RICHARD,
BRUCH,
FRITZ,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

LE

BAPTÊME DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE

COMPARÉ AVEC

LE BAPTÊME DANS L'ÉGLISE APOSTOLIQUE.

INTRODUCTION.

§ 1er. *Du Royaume de Dieu.*

A toutes les pages de l'Évangile se retrouve une idée, qui revenant plus de soixante fois dans les discours de Jésus, indique et résume l'objet essentiel de sa venue: c'est l'idée du *Royaume de Dieu* (*ἡ βασιλεια του Θεου*). L'enseignement parabolique du Sauveur roule en grande partie sur ce point. L'expression cependant n'était pas nouvelle pour des oreilles juives. Les prophètes en avaient déjà parlé; mais ils rattachaient constamment leur prédication à la constitution politique et nationale du peuple d'Israël. La nouvelle théocratie qu'ils annonçaient se reliait toujours à l'ancienne et à sa forme temporelle. Certainement à un peuple gémissant sous l'oppression étrangère ou transporté captif en de lointains pays, expulsé du temple et du sanctuaire où l'Éternel rendait ses oracles; à un peuple qui pleurait sur les rives de l'Euphrate les beaux jours d'indépendance et de zèle religieux qu'il avait coulés sur les bords du Jourdain, les prophètes pouvaient annoncer une restauration beaucoup plus spirituelle que

n'était leur vieille théocratie mosaïque; ils pouvaient bien s'élever impunément contre le sang des boucs et des génisses, et dire hautement que le culte que Dieu demande est celui du cœur; mais n'étant pas encore arrivés à une notion bien pure du Royaume, les prophètes façonnaient l'avenir dans le moule du passé. Le royaume qu'ils annoncent n'est plus à la vérité inféodé, comme autrefois, à un seul peuple; il n'est plus l'héritage exclusif d'une race choisie, les gentils seront admis dans la communauté des enfants d'Abraham; mais la loi et le culte subsisteront toujours les mêmes comme par le passé, et pareils au musulman fidèle qui à l'heure de la prière se prosterne vers l'Orient, les Gentils, introduits dans l'alliance par la circoncision, devront toujours tourner leurs regards vers la colline sainte de Sion sur laquelle s'élèvera plus beau et impérissable le nouveau sanctuaire de l'Éternel.

Jésus reprenant cette idée, laissée à moitié chemin par les prophètes, la rend complète et la donne revêtue de sa magnifique et sublime beauté. Dans sa bouche le Royaume devient, sans aucune transition judaïque, l'apanage de toutes les nations, car toutes sont conviées aux noces du grand roi et appelées à y prendre part. Les barrières des nationalités sont rompues, et désormais les messagers de la bonne nouvelle sortant de l'enceinte de la Judée porteront l'Évangile aux quatre coins du monde. Le Royaume de Dieu, tel que Jésus l'annonce, est essentiellement moral et intérieur. Tout ce qui tient aux formes a disparu pour céder la place à une conception plus large; les vrais adorateurs adoreront le Père partout, car partout peut s'établir le culte en esprit et en vérité. Nulle part Jésus ne prescrit

un rituel, un formalisme minutieux qui rende apparente à l'extérieur la manifestation du Royaume dans le cœur du chrétien. Toujours, comme il le dit lui-même, ses paroles sont esprit et vie (Jean VI, 63), et dans un moment solennel il répond à Pilate : Mon Royaume n'est pas de ce monde (Jean XVIII, 36). Toute la tendance du christianisme, tendance éminemment spiritualiste et ennemie de toute forme arrêtée et inamovible, se trouve résumée dans cette réponse. Telle est l'œuvre que Jésus s'était proposée et pour laquelle il est venu, a enseigné et est mort au milieu des Juifs, laissant à ses disciples le soin de la continuer. Ceux-ci ont inauguré la période d'organisation, et de leurs mains sortit l'Église.

§ 2. *De l'Église.*

L'Église chrétienne, telle que nous la connaissons par le Nouveau Testament, n'existait pas pendant que Jésus était encore sur la terre. Ce ne fut qu'après son ascension et sous l'activité apostolique, qu'elle s'organisa et étendit au loin ses ramifications nombreuses. Ce n'est pas à dire pourtant qu'on ait tort d'appeler Jésus son fondateur et son chef; car s'il ne l'a pas organisée, il en a posé les bases. L'idée toute spirituelle du Royaume de Dieu devait nécessairement, en entrant dans la conception de l'homme, prendre quelque chose d'humain et revêtir une forme visible. Le besoin inné d'association devait produire tout naturellement ce résultat. La conservation et surtout le progrès dépendent de la réunion de ceux qui poursuivent un but quelconque, et les premiers chrétiens ne devaient pas échapper à cette loi de l'humanité. Aussi les douze, les soixante-

dix et les quelques femmes de la société habituelle de Jésus formaient déjà l'Église; et quand, à la voix de Pierre, trois mille Juifs se convertirent le jour de la Pentecôte, cette Église prit nom et rang dans la société. Le développement organique suivit, comme on le sait, son cours normal et régulier. Jésus avait prévu ce développement, et sa parole prophétique l'annonçait déjà quand il parlait de cet arbre qui, dans son accroissement continu, projette peu à peu son ombre sur les diverses nations de la terre. Voulant le Royaume de Dieu, il a aussi voulu l'Église qui en est la manifestation extérieure ou, pour être plus exact, le péristyle, non pas indispensable, mais tout au moins fort utile pour conduire l'homme au salut et assurer le résultat de ses efforts individuels en vue de sa véritable destination. Jésus confiant en son œuvre qui n'a rien de la caducité des choses d'ici-bas passagères et fragiles, a jeté seulement la semence, le temps devait faire le reste. « L'É-« glise, dit M. Ed. Reuss[1], est un produit organique du « germe religieux semé par Jésus, ses formes comme « ses progrès se développent spontanément en vertu de « ce que nous pourrions appeler l'instinct de formation, « par analogie avec ce qui a lieu dans le monde phy-« sique.....

« Il ne la prévoyait pas seulement comme une con-« séquence naturelle de ses principes, il la voulait « comme une condition de leur triomphe; il en posait « la loi et la limite; il en réglait même les symboles. »

Le baptême donc était voulu et préétabli par Jésus.

[1] *Théologie chrétienne au siècle apostolique*, t. Ier, p. 237, 2e édition.

CHAPITRE PREMIER.

§ 1er. *Le baptême, acte symbolique.*

La cérémonie religieuse de l'immersion existait avant Jésus, car l'eau a joué un grand rôle symbolique dans les actes du culte païen. Celui qui implorait la divinité ne pouvait se présenter devant elle sans s'être purifié par des lustrations, et le prêtre ou la sybille n'accomplissait son ministère qu'après les mêmes préparations. Les Juifs eux aussi se purifiaient avant de se présenter à l'autel. Peu à peu le sens d'initiation s'amalgama avec celui de purification, et nous voyons par le Talmud que les prosélytes païens étaient introduits dans la communauté juive par la circoncision, les sacrifices et le baptême par immersion. Les rabbins accordaient au baptême la même valeur qu'à la circoncision; « par cet acte, disaient-ils, le néophyte est désormais consacré à Dieu et membre d'Israël. » Jean-Baptiste lui aussi a largement pratiqué le baptême; mais en face du baptême chrétien, le sien n'a qu'une valeur relative d'après ses propres paroles (Matth. III, 2), et il suppose tout au plus une aptitude à devenir membre du Royaume quand le Messie sera venu.

Jésus, à son tour, a baptisé; le fait est évident par deux passages de saint Jean : « Jésus, y est-il dit, s'en alla à Judée avec ses disciples, il y demeura avec eux et y baptisait (III, 22), » et ailleurs, nous voyons que Jésus faisait et baptisait plus de disciples que Jean-Baptiste, quoique pourtant ce ne fût pas Jésus lui-même qui baptisait, mais ses disciples (Jean IV, 1 et 2). Ce sont dans les quatre Évangiles les deux seuls

passages où il soit parlé du baptême administré par Jésus ou ses disciples, car on comprend qu'il devait leur laisser ce soin matériel, lui, se réservant le ministère de la parole. Une telle cérémonie paraît à première vue bien peu importante aux yeux du Seigneur, surtout quand on voit que jamais il ne presse les foules qui l'écoutent, de se faire baptiser, et qu'au riche qui lui demande ce qu'il doit faire pour avoir la vie éternelle, il répond en le renvoyant à l'observation des commandements (Luc XVIII, 18 et suiv.). Cependant nous préférons réserver encore notre jugement et répondre ici que Jésus ne fait jamais allusion à aucune cérémonie rituelle, qu'il n'en demande aucune de ses disciples, parce qu'il s'adresse avant tout aux dispositions morales de ses auditeurs, et qu'il a pour mission d'annoncer le Royaume de Dieu, dont le siége est dans le cœur de l'homme, et qui ne vient ni avec éclat, ni avec grand appareil de formes (Luc XVII, 20). Nous ne nous croyons pas, d'ailleurs, autorisé à tirer une conclusion quelconque de ce silence, parce qu'en définitive, cette cérémonie n'entrait pas en première ligne dans l'œuvre spéciale de notre Maître.

C'est sous les apôtres, comme nous l'avons dit plus haut, que l'Église s'est constituée visiblement et que la forme s'est établie; c'est avec eux que nous serons seulement en droit de rechercher le sens et la valeur du baptême dans la communauté chrétienne. Le mandat des apôtres était précis sur ce point, Jésus leur ayant dit: « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (Matth. XXVIII, 19). Par la première partie de la phrase: « Allez, instruisez toutes les nations » les

apôtres reçoivent leur mandat spécial; ils sont envoyés dans le monde pour rendre témoignage à la vérité et raconter ce qu'ils ont vu et ouï de leur Maître. Dès cette heure, un nouvel enseignement est créé, une nouvelle tribune populaire se dresse au milieu de l'humanité attentive aux paroles qui en tombent, et les apôtres, porteurs de la bonne nouvelle, vont, prêchant la conversion et le pardon, recruter des citoyens pour le Royaume des cieux. Le reste de l'ordre de Jésus: « Baptisez-les » regarde la forme extérieure du Royaume, c'est-à-dire l'Église.

Leur conduite étant ainsi tracée à l'avance, voyons-les à l'œuvre.

Le jour de la Pentecôte, Pierre prend la parole au milieu de la foule; il donne la première prédication chrétienne appuyée sur les miracles et la résurrection de Jésus, et quand les Juifs ébranlés et touchés de componction s'écrient : « Que ferons-nous? » il répond : « Convertissez-vous et que chacun soit baptisé au nom de Jésus pour obtenir la rémission de ses péchés, » et, ajoute l'historien, « ceux qui crurent de bon cœur à sa parole furent baptisés, et il y eut environ trois mille personnes qui furent ajoutées ce jour-là à l'Église (Actes II, 38-41). »

Plus tard le diacre Philippe se rend à Samarie pour annoncer le Royaume de Dieu; et quand les habitants ont cru à sa parole, ils sont baptisés hommes et femmes, même Simon, le magicien, parce qu'il avait cru lui aussi (Actes VIII, 12). Sur la route de Gaza, le même Philippe rencontre un officier éthiopien qui le prie de monter sur son char pour l'aider à comprendre les prophéties d'Ésaïe; l'apôtre explique, l'officier écoute, son

intelligence s'ouvre et dès qu'il rencontre de l'eau, il demande le baptême qui du reste lui est accordé sans difficulté et sur-le-champ (Actes VIII, 38).

Plus tard Paul étant emprisonné à Philippes de Macédoine, tout à coup un grand bruit retentit dans la prison, les portes s'ouvrent, les fers des prisonniers tombent. Le geôlier bouleversé par le tremblement de terre, épouvanté à la vue des cachots ouverts, mais bientôt tranquillisé par la voix de Paul qui l'assure qu'aucun prisonnier n'est sorti, demande à être instruit, et dans la même heure de la nuit il est baptisé avec toute sa maison (Actes XVI, 25-34). Les autres baptêmes rapportés par le livre des Actes se passent tous de la même manière. C'est ainsi que Lydie à Philippes, Crispe et plusieurs autres Corinthiens, puis quelques disciples de Jean à Éphèse, le reçoivent après une courte prédication de l'apôtre (Actes XVI, 14; XVIII, 8; XIX, 5). Les baptêmes de Corneille et de Paul (Actes X, 48; XXII, 16) n'offrent rien de plus que les susmentionnés relativement à la question spéciale qui nous occupe en ce moment; nous en reparlerons d'ailleurs plus loin sous un autre point de vue.

Une première conclusion que nous pouvons tirer du récit des Actes, c'est que le baptême était considéré comme une introduction dans l'Église, et cela est évident si l'on observe que saint Luc, ayant à relater plusieurs baptêmes, ajoute après le premier la remarque que les néophytes furent incorporés à l'Église, ce qui s'applique à tous les baptêmes subséquents. Cette cérémonie en elle-même n'a rien que de très-naturel; elle a même un certain cachet de poésie, et en se transportant par la pensée au milieu des mœurs et des idées

orientales, on comprend tout de suite comment l'intelligence, même la plus simple, saisissait un baptême par immersion (ce détail ne doit jamais être oublié). La limpidité de l'onde, dans laquelle on descendait, le bien-être physique qui accompagnait cet acte, était le signe de la purification de toute souillure antérieure, et préfigurait le nouvel état intérieur réservé au néophyte. Les apôtres d'ailleurs, obéissant aux derniers ordres de Jésus, saisissaient toutes les occasions favorables pour prêcher et baptiser. Les nouveaux disciples de leur côté acceptaient une telle cérémonie sans scrupule; même ils auraient été étonnés de ne pas en être l'objet, car tous, disciples de Jean-Baptiste, Juifs ou païens, tous étaient accoutumés à une forme d'initiation symbolisée par un lavage extérieur, tous avaient appris à regarder le baptême comme le signe extérieur d'un nouvel état, d'un nouveau *modus essendi* de l'homme qui entre dans de nouveaux rapports religieux avec Dieu. Pour les uns comme pour les autres le baptême leur garantit d'abord qu'ils sont membres de l'Église dans laquelle ils ont demandé à entrer, puis c'est un sceau qui les fait traiter en frères par tous les autres membres, et l'Église de son côté les reconnaît à ce signe. Tout symbole correspond à la constitution psychologique de l'homme. L'idée qu'on y attache, change toutes les notions antérieures qu'on s'était faites sur l'objet qui est devenu l'emblême de l'idée. La première chose venue se transfigure sous le burin qui la symbolise. Quelques lambeaux d'étoffe attachés au bout d'un bâton deviennent un drapeau; la main qui porte ce drapeau retiendra au prix de mille morts plutôt que de laisser dans la boue d'une bataille ce signe de l'honneur; le régiment qui entoure ce drapeau pé-

rira plutôt que d'abaisser ou de se laisser prendre ce symbole de la nation. Cela explique le prix que devaient attacher à l'acte matériel du baptême les disciples faits par les apôtres. D'autres phénomènes moraux réclament maintenant notre attention, car ce désir d'être introduits dans l'Église était provoqué par des dispositions intérieures qu'il convient d'examiner.

§ 2. *Ce que suppose le baptême.*

Dans le récit des baptêmes rapportés par le livre des Actes, nous voyons que l'instruction préparatoire donnée par les apôtres était fort courte et qu'ils ne demandaient des néophytes que la *conversion* et la *foi*.

Ces deux termes résument toute la prédication apostolique qui revient toujours à cette phrase adressée par Pierre aux Juifs le jour de la Pentecôte : « *Μετανοήσατε, καὶ βαπτισθήτω ἕκαστος ὑμῶν ἐπι τῷ ονόματι Ἰησοῦ Χριστοῦ.* » Quand nous aurons bien compris le sens de ces mots, nous saurons quelles étaient les dispositions que les apôtres réclamaient de leurs auditeurs avant de les introduire dans l'Église par le baptême.

Μετανοειν, ou *ἐπιστρεφειν*, qui en est le synonyme, signifie, au sens matériel, se retourner, changer de direction dans sa marche, et au sens moral, se convertir, s'amender, donner à ses pensées et à sa vie religieuse une autre tournure. Adressé aux païens, le *μετανοειτε* veut dire : Ne croyez plus aux oracles menteurs du paganisme, ne vous prosternez plus devant vos idoles d'argile, de bois ou d'or, mais venez vous adresser à notre Dieu qui est le seul qui donne l'être, le mouvement, la vie, et qui vous tend des bras de miséricorde; rompez avec votre vie antérieure, vicieuse et

charnelle, et vivez par l'esprit en présence d'un Dieu saint et bon qui pardonne au repentir, et qui tient compte des moindres efforts en vue de l'amélioration morale. Adressé aux Juifs le *μετανοειτε*, signifie : Repentez-vous de tout ce que vous avez fait pour offenser Dieu, frappez-vous la poitrine à cause de votre endurcissement, à cause du crime que vous avez commis en clouant sur le bois Jésus le saint et le juste, ouvrez enfin vos yeux à l'évidence, comprenez que les temps prédits par les prophètes sont accomplis, que Jésus est le Messie; tendez à vous rendre dignes de participer au Royaume.

Πιστευετε εἰς Ἰησουν Χριστον, le second terme de la prédication apostolique, serait plus difficile à définir si nous voulions arriver jusqu'à ses dernières profondeurs. Mais ici la foi réclamée des nouveaux convertis nous paraît être fort élémentaire encore : ce n'est pas la foi mystique de Paul ou de Jean, ni même la foi, c'est-à-dire la confiance aux promesses de Dieu, de Jacques ou de Pierre; non, la foi dont il s'agit est encore assez restreinte. Pierre réclame des Juifs une adhésion de l'intelligence qui accepte comme un fait authentique ce que lui apôtre leur annonce et dont il se porte le témoin, c'est-à-dire la réalisation des prophéties relatives au Messie en la personne de Jésus de Nazareth, et sa résurrection d'entre les morts. Les Samaritains baptisés par Philippe avaient la foi, parce que l'apôtre faisait des choses plus extraordinaires que Simon le magicien, et ils se tournèrent du côté de l'homme qui leur paraissait le plus fort en fait de choses merveilleuses. «Ces Samaritains, dit Neander[1], n'éprou-

[1] *Siècle apostolique*, t. Ier, p. 52.

« vaient pas encore, dans sa vivacité, le sentiment de « leurs besoins religieux et moraux, que suppose la foi « au Sauveur, et auquel elle se rattache. On croyait « dans le principe aux prédictions de Philippe, comme « on avait cru aux prestiges de Simon... Ils n'avaient pas « encore conscience de leur communion avec Christ, « et ils ne sentaient pas encore en eux une vie divine. « L'action et la présence de l'esprit étaient pour eux « quelque chose d'étranger qui excitait leur étonne- « ment par les grands effets qu'il produisait devant eux. » Telle était la foi des Juifs demandant le baptême; foi d'autorité, et pas autre chose. Que nous sommes loin de cette foi vivante, personnelle, réfléchie, qui plonge ses racines dans les profondeurs de l'être humain, qui de deux vies n'en fait qu'une, les unissant dans un rapport mystique qui échappe à l'analyse, qui est tout sentiment, et qui donne cette ζωη, cette vie éternelle dont parle saint Jean, réalisant aussi cette parole de saint Paul : « Je suis crucifié avec Christ, et je vis non plus moi-même; mais Christ vit en moi. » (Galat. II, 20)!

Réunissant donc les deux dispositions requises par les apôtres avant le baptême, nous pouvons les regarder comme les manifestations d'un cœur assez bien disposé qui, persuadé par une autorité étrangère dont il éprouve machinalement la supériorité, s'y livre de confiance. Au fond de l'être humain se trouve un secret malaise de sa situation morale qui lui fait désirer un changement, il se sent entouré de ténèbres et d'obscurité; il voit une porte qui donne issue dans la lumière, on lui annonce qu'il aura la paix, et alors l'homme s'abandonne, se convertit et croit. La foi qu'il a, est celle qui

cherche et qui aspire; il est tout au plus en chemin pour le Royaume des cieux. Tout nous prouve que les apôtres n'en demandaient pas davantage de leurs néophytes. D'abord la brièveté de leur instruction préparatoire s'oppose évidemment à une foi profonde et réfléchie : « Paul, par exemple, a-t-il pu s'assurer que le « geôlier de Philippe et sa famille avaient la vraie foi « exigée pour le salut? Le baptême fut administré dans « la *même heure de la nuit* à laquelle le tremblement « de terre ébranla la prison. Le geôlier et ses gens « étaient couchés, ils s'éveillent, il faut se procurer de « la lumière, s'habiller.... Pour tout cela, ce n'était pas « trop d'un quart d'heure; ils ne pouvaient croire sans « connaître; combien de temps fallait-il pour faire com- « prendre l'essence de la foi justifiante, du salut gra- « tuit, à une famille de païens qui n'avait jamais pro- « bablement entendu parler de Jésus-Christ? Était-ce « trop d'une demi-heure? Ensuite il fallait expliquer le « baptême et l'administrer (par immersion bien en- « tendu), un quart d'heure au moins était nécessaire « pour cela. Il ne peut donc être question d'examiner « les candidats et d'éprouver leur foi, le temps dut « manquer absolument, et ils eurent à peine celui de « se reconnaître [1].» A part la durée de *cette heure* qu'une saine exégèse peut regarder comme une figure de style indiquant un temps relativement court, sans pourtant le restreindre à soixante minutes, l'appréciation de Hoffmann, quoique originale, nous paraît juste. Enfin, nous pourrions alléguer encore le retour de ces baptisés à leurs anciennes erreurs, pour prouver la superficialité de leur conversion et de leur foi; mais cette remarque

[1] Hoffmann, *Taufe und Wiedertaufe.*

trouvera une place plus naturelle dans le paragraphe suivant. Enfin, il nous reste à parler du baptême de Corneille et de Paul, qui, tout en tombant sous les appréciations générales que nous ont suggérées les autres, en diffère cependant quant au degré de la conversion et de la foi.

Que Corneille eut une foi plus personnelle que les Samaritains, nous l'accordons; que sa conversion fut sincère, nous l'accordons, puisqu'il était religieux, craignant Dieu, lui et toute sa famille, faisant aussi beaucoup d'aumônes au peuple et priant Dieu continuellement (Actes X, 2), mais ce n'est là qu'une différence de degré; sa préparation était meilleure, sans doute, que celle d'une infinité d'autres, mais il aurait tout de même reçu le baptême, à moins..... Quant aux œuvres du Saint-Esprit qui éclataient en lui (v. 44), elles étaient destinées à lever les scrupules de Pierre, trop juif encore pour oser baptiser un incirconcis; il fallut, pour briser sa répugnance, une manifestation visible d'en haut; mais ce détail est en dehors de notre sujet.

Comme celui de Corneille, le baptême de Paul n'indique qu'une différence de degré. La préparation de Paul dut être bien meilleure encore, quoique, d'un autre côté, plus mystérieuse. Qui sait si le souvenir de la belle mort d'Étienne ne venait pas par intervalles se présenter à cette âme surexcitée par la passion religieuse? Qui sait si son sombre fanatisme n'était pas de temps en temps illuminé par la sérénité rayonnante du martyr? Qui sait si parfois la prière du saint pour ses bourreaux ne mettait pas trêve aux cris de mort que Saul proférait contre l'Église? et lorsque l'appel du

Christ lui arriva sur le chemin de Damas, ce dut être le dernier coup, le dernier ébranlement, mais décisif, porté au persécuteur. Il était vaincu, il allait se convertir. Du reste, nous ne comprenons pas une action magique, qui aurait transformé Saul malgré lui; il fallait un point d'attache intérieur, sans lequel la révélation de la vérité dans son cœur aurait été impossible. Comme l'apôtre le dit et le répète en maints endroits, il recherchait la vérité, il l'embrassait avec ardeur quand il croyait la tenir, mais elle fut voilée pour lui jusqu'à ce jour où le Seigneur le prit en pitié et le retira mystérieusement de son ignorance sur la route de Damas (Actes IX, 3). On comprend que, brisé par ce coup, et voyant la vanité de ses croyances antérieures, il eût besoin de la solitude, et que trois jours lui fussent nécessaires pour se reconnaître et oser aller de lui-même comme ami au devant de ceux qui l'attendaient comme persécuteur. La communion avec les frères releva cette âme qui comprenait tout son néant; la plante meurtrie, abîmée par la tempête, reçut alors les rayons vivifiants et elle se releva des dégâts de l'orage. Paul reçut le baptême; mais avait-il déjà la foi telle qu'il l'eut plus tard? Assurément non; mais une fois baptisé, il dut faire des pas de géant dans la voie de la sanctification. Qu'on se rappelle ces trois ans de solitude passés en Arabie, et qu'il dut consacrer à la réflexion avant de donner peut-être d'une manière irrévocable son cœur à Christ.

Les deux baptêmes que nous venons d'étudier ne sont donc que des exceptions qui servent à confirmer la règle, et nous la formulons en disant que les apôtres introduisaient dans l'Église par le baptême tous ceux

qui étaient animés d'une bonne intention, fût-elle inconsciente, fût-elle réfléchie. Ils ne forçaient point d'entrer, ils ne demandaient qu'une disposition favorable, qui ne garantissait rien pour l'avenir, le baptême pour eux étant considéré comme *l'entrée de la vie chrétienne.*

§ 3. *Ce que donne le baptême.*

Nous n'avons pas cité entièrement la phrase qui résume le discours de Pierre aux Juifs; elle doit être complétée par εις ἄφεσιν ἁμαρτιῶν. Donc, convertissez-vous, et croyez au Seigneur Jésus en vue de la rémission de vos péchés, tel était le thème principal de la prédication apostolique. Quand l'auditeur avait pris l'engagement de se convertir, que la foi naissait en lui, l'apôtre lui prédisait que ces bonnes dispositions lui valaient le pardon et le salut, et le baptême intervenait comme signe extérieur et symbolique de cette grâce. Si donc le salut est le fruit de la conversion et de la foi, le baptême, qui vient après ces deux facteurs, ne peut en aucune manière concourir à ce bienfait. Tout le monde ne partage pas cette opinion, et la plus grande fraction de l'Église chrétienne regarde le baptême comme un acte magique, qui donne le salut *ex opere operato*, le néophyte est tout à fait passif, une fois baptisé, il est chrétien, il a le salut. Voici le dogme, peut-être même un peu atténué: «Un sacre-«ment fut institué qui devait semer dans l'âme, même «à son insu, le germe de toutes les vertus chrétiennes, «l'oindre de l'onction du Saint-Esprit, et graver en «elle pour jamais l'ineffaçable caractère de sa vocation

« au Christ, à l'Église, à l'Éternité[1]. » Nous ne pouvons souscrire en aucune manière à un pareil *opus operatum*, qui supprime du coup toute liberté et toute activité morale. Nous pensons, au contraire, qu'à la base de tout acte religieux doit se trouver notre liberté, que Dieu ne peut nous traiter que comme des consciences libres, et que nous, d'un autre côté, en nous donnant à lui, nous usons encore de notre liberté. Dans l'œuvre de la sanctification qui conduit au salut, l'homme est actif. Il se régénère, et naît de nouveau, en faisant concourir à sa vocation suprême toutes ses facultés, raison, conscience, liberté morale, sentiment religieux. Ce sont là les vrais talents[2] qu'il a à faire valoir et à augmenter. Aussi nous comprenons ces consciences profondes et individuelles qui essaient de se mettre en contact immédiat avec le monde supérieur, ces grandes âmes qui se détachent de tout ce qui est forme et symbole, soutien et tutelle, s'élancent vers la source de la pure lumière. Nous comprenons que certains hommes, par la pratique du vrai et du bien, puissent s'élever ainsi par un progrès continu jusqu'à la hauteur des biens éternels, et parfois arriver à la satisfaction qu'ils recherchent. Dans ces cimes élevées de la pensée religieuse, Dieu, présent partout, ne peut-il pas être rencontré par celui qui a faim et soif de lui; d'autant plus que l'Être suprême ne se retire jamais de devant l'âme qui le cherche, mais qu'au contraire, il descend vers elle et facilite la rencontre? Contester ce fait, ce serait affirmer qu'il n'y a qu'un seul moyen pour obtenir le salut, admettre qu'en de-

[1] Lacordaire.
[2] Matth. XXV, 15.

hors de l'Église et de telle Église spéciale, il n'y a que ténèbres et damnation, et du haut de sa petite sainteté, condamner ces hommes qui, par le fait de leur naissance ou d'autres causes, n'ont pu connaître l'Évangile, et qui pourtant, par leur austère probité et leur héroïque vertu, confondent les chrétiens eux-mêmes. Il ne faut jamais oublier que, dans un entretien sur la régénération, Jésus a comparé l'action de l'esprit de Dieu à celle du vent qui souffle où il veut, dont on entend le bruit sans savoir ni d'où il vient, ni où il va (Jean III, 8), et que, par conséquent, Dieu peut agir en nous mystérieusement, et de mille manières pour nous amener à lui et nous sauver.

Quelque vraies que soient les réfléxions précédentes, il ne faut pas pourtant oublier la faiblesse humaine et mettre le salut à des hauteurs inaccessibles pour la majorité. Dieu qui, comme nous le disions, peut nous sauver de mille manières, en a choisi une qui est le mieux en harmonie avec nos aspirations et nos ressources spirituelles; il a voulu que l'Église chrétienne fût l'école des faibles, et qui n'est faible à quelques égards! L'Église a pour mandat d'élever des chrétiens; son autorité est celle de la mère dont elle doit avoir la tendresse et les prévenances. Elle doit prendre l'homme dans toutes les conditions morales, lui donner la nourriture spirituelle qui lui convient, le pousser progressivement dans la voie qui mène à la vie, et mettre dans sa main la bonne part qui ne peut lui être ôtée. Ses moyens d'action sont nombreux et variés. On connaît ses diverses institutions qui témoignent de sa force vitale et de son énergie pour produire et propager le bien; sa propagande qui, prêchée ou écrite, jette in-

cessamment sur le monde une semence toujours nouvelle, afin qu'il en tombe un peu en terre bien préparée et qu'elle y porte des fruits. Elle a encore d'autres moyens d'action, moins précis, moins apparents, mais non moins salutaires. C'est la sympathie chrétienne qui rapproche les frères et les dispose à s'ouvrir le cœur pour s'exhorter, se reprendre, s'édifier en commun; c'est cette paix inaltérable, apanage de ceux qui ont trouvé dans l'Église une consolation dans toutes leurs misères, une espérance dans toutes leurs épreuves; c'est cette atmosphère de pureté, de sainteté, si propre à developper notre être spirituel, c'est l'exemple du bien qui se produisant incessamment, nous subjugue et nous entraîne après lui; c'est enfin l'esprit du chef de l'Église qui circule largement dans son sein, et dont chacun reçoit une abondante mesure quand il veut le recevoir. Tout dans l'Église parle de Dieu, tout ramène à Dieu, tout s'y fait pour notre développement religieux et moral, pour notre salut; en elle habite le Paraclet, le consolateur, promis par Jésus à ses disciples qu'il ne voulait pas laisser orphelins. Nous ne saurions mieux faire comprendre le beau rôle assigné par Dieu à l'Église chrétienne, qu'en citant une belle page de Vinet[1] : «Lorsque vers le midi d'une journée brûlante, «quand votre force et même votre vie s'enfuient dans les «ardeurs de la soif, vous venez à rencontrer une rivière «et qu'un peu de son eau, une goutte peut-être vous «restaure et vous fait revivre, vous bénissez la goutte «d'eau, car c'est elle qui vous a rafraîchi et non le «fleuve. Vous n'avez pas bu le fleuve; mais le fleuve ne «vous a-t-il pas apporté la goutte d'eau, et sans le

[1] *Études évangéliques*, p. 317.

« fleuve l'auriez-vous bue? Où serait-elle, sinon dans le « sable qui l'aurait absorbée à vingt lieues peut-être de « vous? Il fallait cette masse d'eau que vous ne boirez « pas pour rouler jusqu'à vous la goutte que vous avez « bue : ainsi tout considéré c'est le fleuve qui vous a « sauvé.

« De même, en un sens spirituel, c'est l'Église qui « vous sauve, parce que c'est elle qui vous donne Jésus- « Christ. Loin d'ici l'erreur catholique, d'après laquelle « c'est l'Église qui croit à Dieu et chaque chrétien à « l'Église. Nous maintenons avec joie, que les rapports « du fidèle avec l'eau vive qui est Christ, sont immé- « diats; mais l'Église, c'est-à-dire la communauté chré- « tienne dans la succession des âges, est le torrent ou « le fleuve qui porte jusqu'à vous le nom, la connais- « sance de Jésus et pour ainsi dire Jésus-Christ lui- « même. Sans l'Église point de christianisme et point « de chrétiens. Si toutes ces larmes du ciel ne trouvent « pas un lit qui les rassemble, si toutes ces gouttes « d'eau vive ne deviennent pas un fleuve, le terrain les « absorbe, les retient, et la vérité ne vient point jus- « qu'à vous. Le livre même qui les contient s'altère, « s'oublie et périt; et à moins d'une révélation toute « nouvelle, d'un miracle incessamment répété, vous « demeurez dans l'ignorance et dans la mort. L'Église « par sa masse et par son poids forme un courant qui « coule jusqu'à vous, et porte à chacun de vous ce mot, « ce nom, cet invisible élément qui va s'incorporant à « vous, renouveler tout votre être....

« .... Vous dites : un mot prononcé par une bouche « amie, un seul passage de la Bible, moins que cela « peut-être, c'est ce qui m'a converti. Mais qui est-ce

« qui avait formé autour de vous cette atmosphère « chrétienne que vous n'avez pu vous empêcher de res- « pirer; qui est-ce qui a créé dans votre cœur ces be- « soins spirituels dont avant l'Évangile on n'avait point « d'idée; qui est-ce qui a préparé pour cette heure de « silence et de recueillement cette action mystérieuse, « cette influence occulte à laquelle vous avez cédé? A « votre insu c'est l'Église, et si vous me croyez, vous « comprendrez pour la première fois peut-être, l'im- « portance que les apôtres et Jésus lui-même atta- « chaient à l'idée d'Église, cette personnification vive « et continuelle de l'ensemble des chrétiens, et la re- « marquable préoccupation qui porte si souvent les « auteurs sacrés à parler de l'Église, là où vous auriez « parlé seulement de l'âme. Au fait, votre christia- « nisme si individuel qu'il puisse être (et il ne le sera à « mon gré jamais assez) est extrait, s'exprime pour « ainsi dire du christianisme de soixante générations : « le chrétien aussi bien que l'homme physique, porte « dans ses veines le sang de mille et mille personnes « dont les alliances successives et combinées abou- « tissent et se terminent à lui. Les siècles et les peuples « ont travaillé pour chacun de vous, chacun de vous est « l'héritier de l'antiquité et l'œuvre de tout un monde. »

Nous n'ajouterons aucun commentaire à ces paroles, nous conclurons seulement. Les recherches que nous avons faites sur le baptême dans la primitive Église, nous ont conduit à penser que les apôtres ne demandaient du néophyte qu'un cœur bien disposé, une sérieuse résolution de s'amender, qu'à ce prix seulement ils promettaient le pardon et le salut, et que le baptême qu'ils conféraient ne signifiait autre chose, à leurs

yeux, que l'introduction dans la société chrétienne. Les nouveaux fidèles pouvaient après cela faire des progrès plus ou moins rapides, ou retourner à leurs anciennes erreurs comme Simon le magicien. L'histoire de l'Église apostolique est le perpétuel commentaire de ce fait. Les plaintes vives et les censures mordantes parfois de saint Paul, prouvent jusqu'à la dernière évidence que le baptême n'avait pas magiquement régénéré tous ceux qui l'avaient reçu, ni gravé en eux pour jamais l'ineffaçable caractère de leur vocation au Christ, à l'Église, à l'éternité. Nous restons donc persuadés que le baptême n'est qu'un acte d'introduction dans l'Église, qu'un symbole préfigurant la participation aux grâces promises à l'Église. Nous croyons que c'est surtout dans le sein de cette dernière que réside l'esprit vivifiant de son chef, que c'est par ses secours que chacun doit travailler à sa régénération ; mais que parmi tous ceux qui ont été marqués du signe du baptême, Dieu seul connaît ceux qui sont véritablement les membres de son royaume.

DEUXIÈME CHAPITRE.

PÉDOBAPTISME.

§ 1^er^. *Question historique.*

Dans ce qui précède, nous ne sommes pas sorti de la première génération de chrétiens ; nous arrivons maintenant au baptême moderne, tel que l'entend l'Église protestante, et nous ne pouvons pas ne pas mentionner une différence qui éclate au premier abord. Le baptême apostolique était un baptême de prosélytes

adultes, le nôtre est devenu un baptême d'enfants. Nous n'essaierons pas de faire remonter jusqu'aux premiers jours de l'Église notre usage actuel, parce que nous pensons que les preuves n'en sont fournies nulle part. Si les apôtres avaient baptisé les petits enfants, l'usage aurait suivi son cours, nous ne verrions pas dans le courant du troisième siècle des chrétiens de naissance retarder leur baptême jusqu'à un âge avancé, et jamais controverse n'aurait eu lieu sur ce sujet, tandis qu'on sait parfaitement que plusieurs docteurs s'élevèrent contre l'innovation quand on voulut l'introduire dans l'Église. C'est au commencement du troisième siècle, et au plus tôt à la fin du second, que la coutume prévalut, peu à peu elle devint générale et bientôt on la regarda comme d'institution apostolique. Les prêtres se gardaient bien, d'ailleurs, de redresser l'erreur à ce sujet. Ils tenaient à ce que tout enfant, né de parents chrétiens, fût lié à l'Église dès sa naissance. C'est dans ce but que les pères grecs insistaient sur la vertu sanctifiante et régénératrice de l'eau, et enseignaient que l'esprit, uni mystérieusement à l'eau, chassait les démons qui obsédaient la jeune âme, et communiquait à l'enfant le principe de vie nécessaire à sa régénération. En Occident, Augustin (354-429) puisa dans sa doctrine anthropologique d'une corruption totale et héréditaire de l'espèce humaine, des arguments plus pressants en faveur du pédobaptisme. Il enseigna que, d'après la déclaration de saint Paul aux Romains (V, 12), le péché d'Adam était imputé à ses descendants même avant leur naissance, que le baptême, seul moyen d'expier ce péché, était indispensable au salut, et que celui qui mourait non baptisé

était passible de l'enfer; tout au plus admettait-il des peines plus douces pour les petits enfants. Plus tard, l'Église dut à Pierre Lombard, mort en 1160, de se radoucir sur les peines qu'elle infligeait à ces derniers. Ce docteur fit consister pour eux la damnation dans la privation de la vue de Dieu, leur épargnant les peines positives du corps et de l'âme. Il les plaça dans les limbes, séjour voisin de l'enfer, mais qui n'était pas enflammé, et où l'âme restait dans un état d'apathie, sans plaisirs et sans souffrances.

Devant ces faits historiques, nous ne pouvons tenter de faire remonter le pédobaptisme plus haut que la fin du second siècle. On a bien essayé d'en trouver des traces dans l'âge apostolique en insistant sur ces familles entières qui reçurent le baptême (Actes XVI, 15 et 33); mais ce seul argument nous paraît bien pauvre, et rien, d'ailleurs, n'autorise à y inclure les petits enfants, car ce n'étaient pas eux que les apôtres avaient dans leurs auditoires quand ils prêchaient Jésus-Christ et qu'ils baptisaient en son nom. Et cependant nous pensons que le pédobaptisme, quoique complétement ignoré par le Nouveau Testament, entrait dans les plans du Révélateur. D'abord rien ne s'y oppose; jamais Jésus n'a repoussé les petits enfants, au contraire, il dut à ce propos montrer à ses disciples l'absurdité de leurs préjugés, quand il prit un de ces petits du milieu d'eux, le bénit et le déclara le plus digne d'entrer dans son royaume. D'ailleurs, on se ferait une étrange idée du christianisme si l'on pensait qu'il dût être, dès ses premiers jours, arrivé à son complet développement. La mine de vérité qu'il contient est trop riche et ses filons sont trop nombreux pour que, dès les premières

fouilles, on eût pu en trouver le fond. Ce n'est pas un des moindres caractères de sa divinité d'accompagner toujours l'esprit humain dans ses développements, ou plutôt de marcher en avant comme son éclaireur. A ce propos nous devons dire que, bien différente des conceptions et des systèmes humains dont la génération suivante voit les imperfections et qu'une autre renverse, la révélation divine a été pleinement accomplie par Jésus et qu'elle ne saurait être perfectible. Elle peut le paraître, mais c'est en la plaçant au point de vue de l'homme qui ne pouvant l'embrasser dans son ensemble et sa perfection, ne la comprend que par degrés et ne l'envisage que sous certaines faces successives. C'est le christianisme de l'humanité qui est progressif et perfectible; le christianisme révélé ne peut l'être sans décheoir de sa divinité. Son essence et son esprit (pris *in abstracto*) sont immuables, et ils se retrouvent abondamment dans la figure du Christ, quand on sait comprendre sa vie et ses enseignements malgré les quelques obscurités traditionnelles, fruit du préjugé ou de l'imperfection humaine, qui en voilent les contours. C'est le Christ qui restera toujours le soleil vers lequel il faudra se tourner pour recevoir la lumière. Mais quant aux formes, aux usages, aux rites, rien ne nous dit qu'ils soint stéréotypés; ils peuvent disparaître et d'autres les remplacer, pour disparaître à leur tour sans que la révélation chancelle sur sa base. Au point de vue humain, l'élément progressif du christianisme suppose cela, et le perfectionnement consiste dans une intelligence plus claire de l'idée du Christ, la forme n'étant que l'aide extérieur et utile, mais jamais indispensable.

Aussi nous croyons le pédobaptisme tout à fait dans l'esprit de l'Évangile. Nous ne pouvons peut-être, au gré de quelques contradicteurs, donner un ordre précis et formel, mais en tout cas nous les renvoyons à la 2e épître aux Corinthiens, chap. III, v. 6. « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. » Au reste, nous allons confirmer notre opinion par des arguments plus pratiques.

§ 2. *Responsabilité des parents.*

Il est évident que le père et la mère ont une autorité morale sur l'enfant; ils en sont responsables au moins aussi longtemps que le petit être n'est pas arrivé à la vie consciente de l'individualité. Ils ont la mission et le devoir d'en faire un homme qui tienne dignement sa place parmi ses semblables. Que penser d'eux, s'ils le laissaient sans soins physiques, sans culture morale, s'ils l'abandonnaient à ses mauvais instincts ou à l'entraînement des exemples vicieux, s'ils lui permettaient impunément de confondre le juste et l'injuste, le mien et le tien? Évidemment la société appliquerait son contrôle, et sa justice répressive interviendrait pour punir cette déviation des lois de la nature. L'enfant, nul ne le conteste, ne devra quitter la tutelle paternelle que quand il sera devenu homme; en attendant, il est sous l'autorité, et la famille a un droit sur lui. Et quel usage meilleur pourrait-on faire de ce droit que d'introduire dans l'Église l'enfant pour lequel on a charge d'âme? Quand les parents sont membres d'une communauté religieuse, qui est leur patrie spirituelle, dans le sein de laquelle ils éprouvent des joies ineffables, révélation immédiate d'un monde supérieur, où ils trouvent de quoi entretenir en eux cette vie de l'âme, qui est paix,

repos, espérance, bonheur, et qui se projette dans l'éternité, comment supposer qu'ils veuillent priver l'âme de leur enfant de tous ces biens dont ils sont eux-mêmes si heureux, et tenir ce jeune bourgeois des cieux loin de sa véritable patrie? S'ils l'aiment, ils feront tout pour son bonheur, et ce ne sera jamais trop tôt. Il y a au fond de tout cela un sentiment qui peut bien se raisonner, sans doute, mais qui s'exprime par quelque chose de plus puissant que des raisons. Les parents chrétiens, qui connaissent toutes les grâces contenues dans le trésor de l'Église, regardent comme un *devoir* imprescriptible de lui confier leur enfant, et tous les chrétiens convaincus agissent ainsi; même les adversaires du pédobaptisme ne font pas autrement. Leur communauté reçoit dans son sein, pour les élever spirituellement, les enfants de ses membres. Qu'on décore cet acte du nom que l'on voudra, notre point de vue nous autorise à y voir une *introduction*, et à l'appeler *baptême*. Il arrive donc que l'enfant d'un baptiste a la chose et non le signe, mais il a l'essentiel, et nous serions les premiers à dire : périsse le baptême, si nous ne voyions là qu'une vaine pompe religieuse; mais il y a plus que de l'apparat, il y a au fond de cette cérémonie une idée chrétienne et évangélique. Voici, pendant que l'assemblée des fidèles est réunie dans la maison de Dieu, on présente un enfant au baptême. Les parents déclarent qu'ils veulent en faire un chrétien et le confier à l'Église, pour que celle-ci lui donne la connaissance des vérités qui concernent le salut; mais comme il est trop petit pour recevoir l'instruction, on prie pour lui. La prière pour l'enfant! voilà ce qui dans un baptême n'est pas de la forme

pure, voilà ce qui nous touche profondément! Il est si doux pour des parents de sentir que toute l'Église prie le Saint des Saints de préserver du mal la faible créature qui vient d'arriver à la vie; il est si conforme à l'Évangile de consacrer à Dieu un nouveau-né; la voix du pasteur, qui est aussi celle de l'Église, est si bien inspirée quand elle intercède pour un futur pécheur le Père des miséricordes, que, à moins de nier l'influence de la prière, on ne pourra traiter de chimères une pareille cérémonie! Si elle n'existait pas déjà, il faudrait l'inventer.

Certes, ce n'est pas la goutte d'eau qui tombe sur le front de l'enfant, ni le nom prononcé à son adresse, qui est la chose essentielle, ou qui possède une vertu magique; mais c'est cette consécration solennelle à Dieu, c'est cette prière, véritable introduction dans l'Église, qui est une cérémonie sainte, et elle est si belle, que nous regarderions comme un grand progrès accompli, si elle était bien comprise dans sa véritable valeur spirituelle.

§ 3. *Opportunité de l'introduction dans l'Église.*

Rousseau prétend quelque part[1], que s'occuper trop tôt de religion, c'est courir le risque de ne la savoir jamais. « Si je voulais, dit-il, rendre un enfant fou, je l'obligerais d'expliquer ce qu'il dit en disant son catéchisme. » Nous ne nous arrêterons pas à discuter une pareille boutade, nous prendrons les choses plus au sérieux.

Quand on considère un enfant, et que l'on épie la marche de son développement progressif, on arrive vite

[1] *L'Émile.*

à se convaincre que le développement organique précède de beaucoup le développement spirituel ; le corps grandit avec ses besoins et ses imperfections, quand l'âme sommeille encore. Sans doute, tout n'est encore que pureté et innocence, mais quand l'esprit secouera son sommeil et qu'il arrivera à la vie active, le corps aura grandi, ses instincts se seront développés depuis longtemps peut-être, et pour employer le langage de l'Écriture. l'enfant aura vécu jusque-là non selon l'*esprit*, mais selon la *chair*. Or, qui ignore que c'est dans la chair que l'Évangile fait résider le principe de tout mal, de tout péché, et qui ne le sait par sa propre expérience? Explique qui pourra ce mystère de notre nature; mais l'expérience proclame que le mal ne nous coûte rien, qu'il a en sa faveur une terrible prépondérance de facilité, que pour le commettre il suffit de nous laisser aller, pareils à ces navires qui, pour voguer, n'ont besoin ni de rames, ni de voiles, ni d'aucun effort, pas même de la tempête, parce qu'ils ont en eux-mêmes leur force d'impulsion, leur tempête, leur ouragan. Le bien, au contraire, ne naît en nous que par un enfantement douloureux; il est si difficile que nous l'avons appelé la vertu, c'est-à-dire la force morale, le suprême effort de l'homme.

Dans l'enfant donc se trouve une jeune âme qui au premier sentiment instinctif de vie reconnaît sa pauvreté; c'est une capacité qui veut être remplie et une insatiable curiosité la porte au devant de toutes les questions, la prédispose à tout croire, la rend accessible à toutes les influences délétères du monde et du vice. Elle a l'inexpérience de l'innocence, et elle s'ouvre à tous ces parasites qui croîtront à l'aise sur un sol

vierge dans cette chair encline au mal : Mal du dehors venant par une sorte d'incubation, féconder le mal intérieur latent et instinctif, tel est le lot que la nature réserve à l'enfant. N'est-il pas indispensable, par conséquent, que la vérité vienne prendre sa place dans la jeune âme, et même qu'elle y arrive la première, afin que quand l'ennemi se présentera, la place soit gardée. Il ne faut pas que la fraîcheur, la pureté, la vivacité des bonnes dispositions se décolore, que la conscience s'oblitère de bonne heure, car alors on aurait une vie manquée; il faut à la jeune plante le soleil, l'air pur et la rosée abondante; il faut au jeune enfant la vérité, une famille chrétienne et une Église où il vienne meubler sa jeune intelligence et éduquer sa conscience par l'apprentissage de la vertu. La foi vient de l'ouïe (Rom. X, 17), elle est d'abord le résultat de toute éducation chrétienne et, pour la produire, il faut conduire l'enfant au pied de la chaire évangélique, le faire vivre dans l'Église, et éveiller par ce contact ses aspirations religieuses. Si l'effet de l'extérieur sur l'intérieur existe à tout âge, et si les impressions purement morales sont les plus fortes, cela est surtout vrai dans le premier âge. L'influence alors est puissante, rapide, électrique; il existe une communication d'âme à âme dont on n'a pas le secret, mais dont on voit vite les précieux résultats.

Mais dira-t-on peut-être : traiter l'enfant comme une plante délicate, le rapprocher de certaines choses, l'éloigner de certaines autres, le tenir en tutelle tout le temps de son développement, n'est-ce pas compromettre son autonomie, et si, une fois arrivé à l'âge de raison, il est laissé libre, l'est-il en réalité, puisqu'il

n'est habitué à penser et à agir que de telle et telle manière? Cette objection renouvelée du siècle de Rousseau aurait beaucoup de force si nous vivions dans le monde des théories; mais ici-bas la pratique fait toujours rabattre de l'absolu. Est-il possible que l'enfant grandisse et arrive à l'âge de juger sainement et librement les choses, sans être sollicité par aucune influence extérieure? Rousseau l'a cru peut-être; mais il s'est trompé; l'enfant avide de connaître, et laissé sans tutelle et sans direction, apprendra tout sans discernement, tant le mal que le bien; il deviendra l'esclave du milieu dans lequel il se développera, et s'il se croit libre, ce n'est qu'une illusion de sa part, car pour que son choix fût libre, il faudrait qu'il ne fût pas doué de celui de tous les instincts, qui est le plus fort à son âge, de celui de l'imitation. On est bien obligé de compter avec lui quand on voit tant d'hommes qui ne sont qu'une copie plus ou moins grotesque d'un original plus ou moins parfait. Et d'ailleurs, supposant l'impossible et rayant l'imitation du catalogue de nos instincts, ce qui est charnel en nous, est-il tellement parfait que nous puissions arriver librement à un état de sainteté angélique? Non évidemment; nous appartenons à un monde qui, malgré notre liberté, nous fait plutôt qu'il ne nous laisse faire. Aucun développement n'est libre tant qu'il se fait d'une manière inconsciente, et malheureusement l'âge de raison, loin de précéder ce développement inconscient, le suit. L'enfant donc ne peut se passer de direction spirituelle, et c'est dans le sein de l'Église qu'il doit croître en grâce, pendant que la nature le fera grandir en stature. Quand l'âge du discernement sera arrivé, l'objection pourra repa-

raître, et alors elle sera fondée, car on réclamera la liberté en faveur d'un être qui la comprend et qui peut en jouir; mais aussi alors nous répondrons que l'Église la respecte par l'institution d'une cérémonie touchante et dont la portée est bien plus grande que celle du baptême d'eau; nous voulons parler de la confirmation.

§ 4. *Confirmation.*

La confirmation, ou réception de catéchumènes, ou ratification du vœu du baptême, est le complément indispensable et l'achèvement de toute l'instruction religieuse que l'Église a donnée aux jeunes membres dont elle a accepté la tutelle. Ce dernier acte, nous devons le dire avec franchise, est à nos yeux l'œuvre capitale de toutes celles qui l'ont précédée, c'est le *véritable baptême* au sens spirituel du mot; c'est le baptême introduisant dans l'Église du Christ, dans l'Église représentation extérieure du Royaume des cieux sur la terre. Pour bien nous faire comprendre, nous avons besoin de revenir un moment aux premiers jours du christianisme. A la première heure de la nouvelle économie de grâce, nous voyons Jean baptiser d'eau en ayant soin de faire comprendre à ses auditeurs, que son baptême n'avait qu'une valeur relative et qu'il rendait seulement apte à recevoir le Royaume de Dieu quand il apparaîtrait : « Moi, disait le précurseur, je vous baptise avec de l'eau; après moi viendra un plus puissant que moi, qui vous baptisera d'esprit saint et de feu » (Matth. III, 11).

« Enfant, pourrait tout aussi bien dire le pasteur réformé, aujourd'hui je te baptise d'eau, plus tard viendra l'autre baptême d'esprit saint, seul essentiel et digne

par dessus tout d'être recherché. Il s'accomplira au jour de ta *confirmation*, alors tu entreras dans l'Église non plus école, mais représentant du Royaume de Dieu. » La confirmation nous transporte donc dans la sphère apostolique. C'est l'entrée dans l'Église des adultes qui, après avoir entendu le témoignage rendu par la prédication chrétienne à Jésus, peuvent entendre le « *μετανοήσατε και βαπτισθήτω ἕκαστος ὑμῶν ἐπί τῷ ὀνόματι Ἰησοῦ Χριστοῦ εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν* » et prendre un engagement sérieux et digne. C'est au jour de la confirmation qu'on peut appliquer la remarque du v. 4 du chap. II du livre des Actes. « Ceux qui ont reçu de bon cœur la parole sont baptisés (non pas d'eau mais d'esprit saint) et sont ajoutés ce jour-là à l'Église. »

Mais d'un autre côté nous avons prouvé le devoir et la nécessité d'incorporer à l'Église-école les enfants nés de parents chrétiens; par conséquent, l'acte symbolique du baptême qui, loin de conférer magiquement le salut, le promet si l'on s'en rend digne, a pu être transporté à ce premier pas dans la voie chrétienne, et nous ne voyons pas que l'Église, en agissant ainsi, ait rien perdu de l'usage apostolique et qu'elle ait méconnu, en quoi que ce soit, les ordres du Sauveur (Matth. XXVIII, 19).

La confirmation, pour en revenir à l'objection posée, respecte complétement la liberté du néophyte, elle y fait même appel, en l'invitant à venir promettre sincèrement et librement, à la face de l'Église assemblée, qu'il veut vivre pour Christ et obéir à l'Évangile. Ce vœu, prononcé à l'âge de raison et après une instruction religieuse bien suffisante, met fin au rôle de pédagogue de l'Église; l'autorité religieuse de la famille a fini, le reste doit désormais se passer entre Dieu et la cons-

cience. Qui oserait soutenir encore que c'est entraver la liberté que de laisser la décision à la conscience? S'il est quelque chose de libre c'est le for intérieur, et ici c'est lui seul qui répond *oui*. C'est être libre encore que d'agir en connaissance de cause, et comment eût-on pu le faire si l'on n'avait pas été averti et amené à connaître tout ce qu'il y a de consolant, de fortifiant, de divin, d'immortel, dans le christianisme, et de périssable, de caduc, de trompeur dans le monde. Oui, la ratification du vœu du baptême est un acte libre, et c'est celui qui répond à cette parole de saint Pierre, que nous citons dans la traduction de Luther parce qu'elle nous paraît plus saisissante. «Le baptême qui nous sauve c'est l'*alliance* (ou l'*union*), d'une bonne conscience avec Dieu!» (épît. de Pierre III, 21).

Si cette cérémonie est prise au sérieux, et l'Église a tout fait pour qu'elle le fût, on peut dire que le néophyte doit se sentir «oint de l'onction du Saint-Esprit et appartenir au Christ, à l'Église, à l'Éternité.» Et quant à ceux pour qui l'acte de la confirmation est une cérémonie vaine et sans effet, qu'aurait-on pu faire de mieux pour eux? Sera-ce inutilement que l'Église les aura admis dans son sein et instruits dans les choses que regardent le salut? Doit-on regretter de les avoir baptisés d'eau, d'avoir imploré sur eux les secours divins, et de leur avoir montré le chemin du salut? Peut-être un jour ces germes de vérité déposés dans quelques replis oubliés du cœur, s'y retrouveront sous le vent de l'épreuve; peut-être que la conscience se réveillera, le germe prendra vie et s'épanouira. Alors aidée de la grâce, fortifiée par le repentir, cette âme attardée, se lèvera, secouera sa torpeur, repassera dans

sa mémoire les vérités apprises au catéchisme; et elle viendra un jour consommer sa confirmation, c'est-à-dire le véritable baptême qui sauve, l'union d'une bonne conscience avec Dieu. Cet acte ne sera pas vu des hommes, mais qu'importe; il sera approuvé et béni de Dieu; il sera aussi un baptême d'esprit saint, à régénération et à salut.

CONCLUSION.

Notre but n'étant pas polémique, nous nous sommes abstenu de prendre à partie les adversaires du pédobaptisme; nous avons simplement fait valoir nos preuves pour conserver l'usage établi dans l'Église réformée. Du reste, comme amis et adversaires en appellent les uns et les autres aux données scripturaires, si nous prouvons que c'est nous qui avons le mieux saisi le sens de l'institution, nous aurons par là prouvé que le tort n'est pas de notre côté. Dans notre étude notre seul désir a été de nous conformer à la volonté du Seigneur et de ses apôtres. Nous avons pu nous tromper dans notre appréciation, mais nous tenons à le dire, cela s'est fait à notre insu, et nous serons toujours disposé à réformer notre opinion, si l'on nous montre que nous avons fait fausse route. Avant donc de déposer la plume, nous tenons encore à présenter notre point de vue d'une manière succincte, et pour plus de clarté nous adoptons la forme de réponses faites aux quelques questions importantes traitées dans ce travail.

I. Dans quel rapport l'Église se trouve-t-elle avec le Royaume de Dieu? — « L'Église est la forme extérieure « du Royaume de Dieu, *se développant* par beaucoup d'épreuves; le Royaume de Dieu est l'Église dans *son glorieux accomplissement*[1].

II. Le baptême apostolique conférait-il le titre de bourgeois du Royaume de Dieu? — Non; par le baptême les apôtres symbolisaient l'entrée dans l'Église de païens ou de Juifs, qui voulaient travailler à leur salut, et être aidés par les secours d'instruction et d'exemple

[1] Bruch, *Christianisme et foi chrétienne*, t. II, p. 205.

puisés dans le sein de la communauté. Les écrits des apôtres attestent que, pour eux, le baptême n'était pas le signe du salut, encore moins un préservatif contre les rechutes.

III. Les apôtres ont-ils baptisé les petits enfants? — Nous ne le pensons pas, vu le silence complet qui règne sur ce sujet jusqu'à la fin du second siècle.

IV. Puisque le pédobaptisme n'est pas d'institution apostolique, faut-il le rejeter? — Nullement. Il est des choses qui ne se lisent pas dans la Parole de Dieu, mais qui sont hautement recommandées par son esprit. L'abolition de l'esclavage, par exemple, n'est pas mentionnée dans l'Évangile, et pourtant qui oserait dire que ce dernier lui soit contraire? La bénédiction du mariage n'est pas recommandée par la lettre, mais qui oserait blâmer cette sainte coutume?

V. Le pédobaptisme est-il un progrès sur l'usage primitif? — Oui. — Il n'est pas scripturaire, sans doute, mais il est chrétien. L'esprit de perfectionnement et de développement progressif de la révélation (*in concreto*) explique l'introduction tardive de cet usage, et proclame sa convenance. Ses avantages d'ailleurs, à défaut d'autres preuves, plaideraient sa cause et feraient pencher la balance en sa faveur. Par la confirmation nous avons conservé l'usage apostolique d'introduction dans la société chrétienne d'adultes qui croient librement à la bonne nouvelle; puis l'Église a fait ce que les apôtres ne pouvaient faire par suite des circonstances. Ceux-ci, pour faire des chrétiens, les prenaient dans le judaïsme et le paganisme; celle-là les trouve dans une pépinière qu'elle s'est préparée, et à laquelle elle a mis tous ses soins. Ceux-ci donnaient peu d'ins-

truction préparatoire, ils n'en avaient guère le temps; celle-là s'y prend de meilleure heure et creuse, afin que les fondements de l'édifice reposent sur le roc. Avons-nous par là méconnu l'ordre du Maître : « Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit? » — Nous ne le pensons pas.

Conservons donc nos usages, puisque jusqu'ici ils sont les meilleurs. Continuons à administrer le baptême d'esprit (la confirmation) à l'âge de raison et de liberté morale. Transportons à cette cérémonie tous les priviléges, toutes les grâces conférées par l'Esprit-Saint à ceux qui se donnent à Dieu et qui promettent librement de le servir selon la mesure de leurs forces; n'oublions jamais que le « baptême qui sauve, c'est l'union d'une bonne conscience avec Dieu. » Continuons aussi à administrer le baptême d'eau à nos enfants, et à les introduire dans l'Église-école, en attendant de les introduire dans l'Église, forme visible du Royaume des cieux. Nous ne pensons pas que la consécration à Dieu d'un jeune enfant, que la prière et l'invocation des fidèles sur sa tête, soient une chose désagréable au Père céleste!

Vu, le président de la soutenance,
Strasbourg, le 23 octobre 1860.
RICHARD.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 31 octobre 1860.
Le Recteur, DELCASSO.